POT-POURRI,

SUR L'ASSASSINAT

DE RASTAD,

Suivi de la

CONFESSION

D'UNE GRANDE DAME.

A RASTAD.

1799.

POT-POURRI,

SUR L'ASSASSINAT

DE RASTAD,

Air : *Or, écoutez petits et grands.*

Ecoutez gens de chaque état,
L'histoire d'un grand attentat,
Arrivé la nuit sur la route :
Personne encore n'y voit goutte;
Jean-de-Bri du fond d'un fossé
A vu comme tout s'est passé.

Air : *Une petite Fillette.*

Fatigués de la tournure
Des pacifiques débats,
Nos Ministres en voiture,
Prennent de tendres ébats :
Et aye ! et hu ! etc.
Lors Jean-de-Bri, d'un air sournois,
Leur dit : pour la dernière fois,
Ramonez-ci, etc.

Air du *Ménuet d'Exaudet.*

Alte-là !
Qui va-là ?
Qu'on s'arrête,

Dit aux Ministres soudain,
Du milieu du chemin,
Une voix de tempête :

Vîte à bas,
Que mon bras
Vous assomme,
Messieurs, nous suivons vos loix,
Et nous usons des droits
De l'homme.

Aussi-tôt à la portière
Un Plénipotentiaire
Se montra,
Leur cria :
Troupe immonde,
Nous revenons du Congrès;
Où nous faisions des paix
Au monde.

C'est assez,
Descendez,
Sans réplique;
Recommandez-vous à Dieu,
Pour mourir, c'est le vœu
De votre République :

Jean-de-Bri
Tient ici,
Dans sa poche,
Ce secret des Directeurs,
Vous aurez les honneurs
De Hoche.

Air : *Le petit mot pour rire.*

Lors on appelle Jean-de-Bri,
Bien vîte il répond, me voici :
Gardez-vous de rien dire,
Frappez, mais ne vous trompez pas,
Sur mon grand chapeau,
Sur mon bras,
Des petits coups (*bis*) pour rire.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Pour les autres intraitable,
La troupe fait aussi-tôt
Un massacre épouvantable
De Bonnier, de Roberjot ;
L'on épargne tout le reste.
Jean-de-Bri seul est blessé ;
Mais il s'en va d'un pas leste
Se cacher dans un fossé.

Air : *Laire-la-laire-lan-laire.*

Puis il fait un ligament
D'un linge trempé dans le sang,
Versé par ses deux confrères,
Laire-la-laire, etc.

Air : *La Béquille.*

En ce piteux état,
(Auroit-on pu le croire ?)
Il retourne à Rastat
Pour conter son histoire,

Et chercher un asyle
Aux maux qu'il ne craint pas,
Porté sur la béquille
Du père Barnabas.

Air : *Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle !*

Eh ! Messieurs, je demande vengeance,
Cria Jean-de-Bri,
Blessé, meurtri,
En apparence ;
C'en étoit fait, si la Providence,
Pour parer le choc,
N'eût fait mon chef plus dur qu'un roc.

Un dragon à me fendre s'apprête,
En touchant mon front,
L'acier se rompt
Dessus ma tête,
Il redouble d'un air malhonnête,
Je tombe blessé,
Et je feins d'être trépassé.

Sur Bonnier, sur Roberjot l'on s'avance :
Ils cèdent au sort,
Sont mis à mort
Sans résistance.
Les femmes gardèrent le silence,
Et firent fort bien ;
Car personne ne leur dit rien.

Air : *Lise dormoit.*

J'ai reçu quarante blessures
Et sur la tête et sur les bras,
On les traitera d'impostures,
En voyant que je n'en meurs pas.
J'ôterois bien ces ligatures,
Mais ce seroit un embarras;
N'y touchez pas, (*bis*)
Vous redoubleriez mes tortures;
N'y touchez pas, (*bis*)
J'en aurai des certificats.

Je sens que c'est une imprudence
D'être revenu près de vous;
Car je dois publier en France,
Que de Rastad partent les coups.
Voyez avec quelle assurance
Il retourne au milieu des loups,
Diront-ils tous; (*bis*)
C'étoit un coup monté d'avance,
Diront-ils tous; (*bis*)
Pour le croire il faut être fous.

Sur ma périlleuse parole,
Je vais accuser l'Empereur;
Les journaux de la Métropole
Feront grand bruit de cette horreur.
On prépare un message drôle;
Mais quelqu'un dira, j'en ai peur,

C'est un menteur ; (*bis*)
Il a fait une carmagnole,
C'est un menteur ; (*bis*)
Jean-de-Brie seul en est l'auteur.

Air : *A Paris, loin de sa mère.*

Un courrier vint en diligence
M'en apporter l'ordre très-clair :
Un tailleur plein d'intelligence
Me fit des habits de Seckler ;
Je pris des gens de confiance
Qui me promirent le secret.
Ah ! Collègues, en conscience,
Dites, dites-moi, n'ai-je pas bien fait ?

Air : *La bonne aventure, ô gué !*

UN MINISTRE.

Mais que peut donc espérer
Votre Directoire,
En vous faisant préparer
Trahison si noire.

JEAN-DE-BRIE.

Les Rois ligués lui font peur,
On veut nous donner du cœur.

LE MINISTRE.

Peut-être la faire, ô gué ! (*bis*)

Accuser un Empereur
Tout couvert de gloire,
A ce récit plein d'horreur,
Qui pourra vous croire ?
L'enfer seul peut l'inspirer :
Ceci peut vous attirer
Fort mauvaise histoire, ô gué ! (*bis*).

Air : *Le Curé de Pomponne.*

Craignez aussi que l'Empereur
A son tour ne se pique,
Qu'il ne découvre la noirceur
De cette fraude inique :
Ah ! il s'en souviendra, larira,
De votre République.

L'Empereur veut rendre à Louis
Son sceptre et sa couronne;
Il sait vaincre ses ennemis
Sans massacrer personne :
Il le rétablira, larira,
Malgré vous sur son trône.

MESSAGE

AU CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Air : *De l'Amiral de Grasse.*

Que par-tout le même cri
Soit poussé dans la France ;
Nos Ministres ont péri,

L'on a sauvé Jean-de-Bri :
(Tout le Conseil).
Vengeance ! *(ter).*

Dénonçons de tels forfaits
A toutes les Puissances,
Nos manifestes sont prêts,
A porter aux cabinets
D'aisances. *(ter)*

Air : *A la façon de Barbarie.*

Une veuve, la larme à l'œil,
Présente une requête,
Et vient demander pour son deuil
Quelques secours honnêtes ;
Il faut accorder quelque don,
La faridondaine, la faridondon,
A femme qui perd son mari, biribi,
A la façon de Jean-de-Bri,
Notre ami.

Donnons soixante mille francs
Sur nos tristes finances,
Une rente de quinze cents francs
Pour ses autres dépenses :
Que de femmes trouveront bon ;
La faridondaine, la faridondon,
De perdre à ce prix un mari, biribi,
A la façon de Jean-de-Bri,
Notre ami.

Pour faire à Jean-de-Brie l'accueil
Que l'on croit le plus juste,
Un décret le porte au fauteuil
De ce Sénat auguste,
Pour avoir aussi l'oraison,
La faridondaine, la faridondon,
De chaque Ministre péri, biribi,
A la façon de Jean-de-Bri,
Notre ami.

INAUGURATION,

Au champ de Mars,

DE LA CULOTTE DE JEAN-DE-BRIE.

Air : *Le Chant du Départ.*

Partez jeunes Conscrits, volez à la frontière;
Que vengeance soit notre cri.
Marchez avec ardeur sous cette autre bannière,
C'est la Culotte à Jean-de-Bri,
Culotte bien chère à la France,
Culotte qui fait des décrets,
Culotte de sa Présidence,
Culotte : Culotte de paix.
Baisez cette sainte Culotte,
Méritez par elle aujourd'hui,
De rapporter votre culotte
Un jour s'il se peut comme lui.

Sur elle sont fondés les destins de la France,
Tant par levé que par assis,
D'une chaste moitié la superbe espérance,
Et tous les jolis petits Bries,
Honneur de la race future,
Et le plus beau des ornemens
En toi de la Législature
Reposent tous les fondemens.
Baisez, etc.

CONFESSION
D'UNE GRANDE DAME.

AIR : *du Reveil du Peuple.*

CHACUN sait que je suis sortie
Du cerveau creux des Avocats ;
Ils m'ont très - souvent étourdie
De leurs maximes de Cujas :
Aussi par leur forme embrouillée ,
Mes Décrets n'ont pas leurs pareils ;
Je fus toujours mal conseillée
Quoiqu'on m'eût donné deux conseils.

Ma manière est un peu brutale ,
Et l'on m'a vu tout immoler.
A la sûreté générale ,
Dont le seul nom faisoit trembler.
Grâce à mes mesures sévères ,
La liberté fut un beau nom
Ecrit en fort beaux caractères
Aux portes de chaque prison.

Rien n'est égale á ma folie ;
J'adorois pourtant la raison ;
Je prêchois la philosophie
A cheval sur un grand canon.
J'inventois le myriagrame :

Si les Français m'ont misse à sec,
Je ne mérite point de blâme,
Je leur appris à parler grec.

Je fais des fêtes décadaires
D'un goût assez original;
Elles me sont d'autant plus chères,
Qu'elles n'ont pas de but moral.
C'est là qu'on voit mes Commissaires,
A la moindre solennité,
Endormir un peuple de frères,
En parlant de fraternité.

Grace aux soins de mon Directoire,
La guerre ne va pas trop mal;
Les ennemis ont la victoire,
Mais il les bat dans son Journal.
Si pour donner des belles fêtes
Mes coffres se vident par fois,
Rien n'est moins cher que mes conquêtes,
Je les paye en jambe de bois.

J'ai fait don à la multitude
Du droit de Souveraineté;
Elle eut souvent l'ingratitude
De douter de sa liberté,
J'ai par fois, par mes incartades,
Châtié ce Peuple mutin,
Lui prouvant, par mes fusillades,
Qu'il étoit Libre et Souverain.

Après avoir tué les pères,
J'envoyois les pauvres enfans
Verser leur sang sur les frontières
Pour venger mes Représentans.
Du Français bravant les reproches,
Lorsque mon trésor se vuidoit,
Je mettois la main dans leurs poches,
Tout s'arrangeoit par un décret.

J'avois des filles déjà grandes,
Que l'on trouvoit fort de son goût;
Elles couroient déjà par bandes :
Je voulois en placer par-tout.
Mais, hélas ! je n'ai plus de filles;
Elles meurent à leur printemps :
Je vois que dans notre famille
On ne peut pas vivre long-temps.

On me disoit impérissable,
Je n'osois pas trop m'y fier;
Pour parer le coup qui m'accable;
Je comptois sur le Peuple entier.
Hélas ! mon espérance est vaine !
Il règne un esprit tout nouveau.
Je crus m'appuyer sur un chêne;
Je m'appuyois sur un roseau.

Je vais tomber en étisie
Dans les bras de mes fournisseurs.
Hélas ! j'étois si malservie

803

Avec mes nombreux serviteurs.
Je sens que je vais cesser d'être ;
Je sens mes forces défaillir ;
J'ai déjà fait venir un Prêtre,
Dans ce monde tout doit finir.

Ah ! n'invoquez pas le Ténarre !
Quand ma dernière heure viendra,
De votre colère bizarre,
Je vois d'avance qu'on rira.
Chassez le trouble de votre ame !
Je veux expirer sans effroi !
Mais dès que l'enfer me réclame,
Je ne fais que rentrer chez moi.

Je lègue à Syeyes mon génie,
Mon grand livre à mes créanciers,
Aux bourreaux ma philantropie,
Mes exploits aux aventuriers ;
Aux Français l'horreur de mes crimes,
Mon exemple à tous les tyrans,
La France à ses Rois légitimes,
Et le remord à mes parens.

F I N.